

DISSERTER, POUR QUOI FAIRE ?

Résumé. – La dissertation, exercice scolaire et universitaire redouté, appartient aujourd'hui à un genre pédagogique de plus en plus contesté. Favorisant les plus favorisés, difficile à évaluer objectivement, formaliste dans son déroulement, elle fabriquerait des êtres à l'intelligence stéréotypée. Surtout, la dissertation serait coûteuse financièrement car lourde à organiser et délicate à corriger dans les examens et concours, tant publics que privés. Si ces traits à charge sont parfois justifiés lorsque la dissertation se caricature elle-même en procédure mécanique et conventionnelle, il ne faut pas oublier que cet exercice reste avant tout formateur de la pensée. Une idée ne vaut rien en elle-même ; elle n'a de sens que reliée à d'autres qui l'éclairent et lui confèrent sens et valeur. En obligeant à organiser ses idées, à les formuler en fonction d'un problème défini et sous une forme argumentée cohérente, en invitant à préciser les concepts pertinents à la question posée, la dissertation reste, en dépit des difficultés qu'elle soulève, l'exercice formateur de la pensée organisée où chacun peut faire l'épreuve de sa propre cohérence intellectuelle.

Abstract. – The dissertation, as an academic practice, is now refuted by many students and teachers. It would favour good pupils in language; its appraisal would be difficult; it may be a formalistic exercise, training stereotypes in writing and thinking. Above all, it is really difficult to examine its real value during competitions, when dissertation is the main test. Last but not least, examinations are very expensive for the organiser: they need a heavy board of examiners and a long time for proof-reading. Such objections are frequently true. However we must not empty the baby out with the bath water. The dissertation remain as an excellent training in order to organise our ideas in a coherent overview. It is usefull when we learn to develop a logical argumentation or to specify abstract concepts and general notions with preciseness and conviction. In spite of the problems it rises, the dissertation may be considered as the best exercise in order to form and to appraise the art to argue. More, each one can test his own intellectual cohérence.

Si la dissertation peut apparaître comme un exercice épisodiquement menacé de disparition au baccalauréat, y compris en philosophie où elle est aujourd'hui directement visée, c'est pour de multiples raisons¹. Les principales sont abondamment reprises dans les interminables discussions pédagogiques sur l'évaluation à l'école en général et la docimologie dans les concours de recrutement en particulier. On peut les ramener à quelques constantes.

Elle correspondrait à un exercice purement formel et rhétorique ; elle engagerait au conformisme universitaire le plus plat ; elle serait essentiellement

élitiste et inégalitaire (ne favorise-t-elle pas les candidats issus des milieux culturellement favorisés, ceux qui ont reçu en héritage l'aisance dans le maniement du verbe ?) ; en dépit des séances de concertation et d'harmonisation, elle resterait aléatoire dans ses critères de correction ; enfin, vu la massification scolaire, elle serait coûteuse en temps et en organisation tout en restant inadaptée professionnellement. Ces critiques sont loin d'apparaître absurdes.

Il est vrai que bien des ouvrages de méthodologie finissent par énumérer des procédés qu'ils voudraient infaillibles. Le principal défaut de ces recettes est qu'elles sont aussi vides qu'inefficaces: il conviendrait d'introduire, de questionner, de faire un plan, de conclure et de se relire attentivement ! De tels conseils, pour rassurants qu'ils soient, valent aussi bien pour toutes les formes d'écrit, y compris la lettre sentimentale qui reste à l'opposé stylistique de la dissertation.

Que les épreuves écrites construites favorisent ceux qui savent déjà écrire et ont acquis un peu de rigueur dans l'exposé des pensées abstraites, cela semble tout aussi évident. Reste à savoir si l'urgence éducative consiste alors à pester contre la dissertation ou au contraire à conduire les plus démunis des handicapés de l'abstraction à sa maîtrise, au lieu de les conforter dans un mépris suspect de toute forme de théorie.

Que les critères d'appréciation d'une bonne copie ne soient pas partout et toujours les mêmes pour tous, rédacteurs et correcteurs, c'est ce qui ressort tous les ans de la lecture des divers rapports de jury que publient organismes officiels ou officieux. Pourtant, tous se rencontrent pour souligner un certain nombre de carences qui constituent peut-être un outil négatif minimal permettant d'approcher ce qui fait la singularité de la dissertation par rapport aux autres types d'épreuves.

Enfin, il est évident que la dissertation ne cherche pas à développer des qualités professionnelles précises chez l'élève ou l'étudiant, encore moins à évaluer ces mêmes qualités professionnelles lors d'un examen ou d'un concours. Ce que l'on cherche à percevoir relève plus de ce que l'on appelle traditionnellement la culture générale : l'aptitude à comprendre un problème, à réfléchir, à en percevoir les difficultés générales, à organiser ses idées, à les exprimer par écrit, à peser le pour et le contre lorsque des thèses sont en présence, enfin à proposer une possible réponse argumentée à la difficulté posée.

Il reste qu'en dépit de ces critiques, justifiées lorsque la dissertation dérive en rhétorique maniérée, cet exercice reste l'épreuve incontournable des principaux concours de recrutement tant publics que privés dès que ceux-ci font appel à l'écrit anonyme comme instrument de sélection. Pourquoi cette

survivance paradoxale ? Faut-il voir dans cette épreuve la simple conservation fétichiste d'anciennes habitudes universitaires ? Le maintien archaïque d'un outil de tri essentiellement social ? L'expression du sado-masochisme des professeurs heureux de corriger des copies devenues, selon certains, au fil du temps, de plus en plus incohérentes et inconsistantes ?

Tout dans la dissertation n'est peut-être pas si négatif. La dissertation n'aurait-elle pas une valeur formatrice de la pensée ? Ne permettrait-elle pas d'évaluer chez les candidats certaines aptitudes intellectuelles spécifiques : analyse de concepts, sensibilité aux difficultés et formulation des problèmes, cohérence intellectuelle, rigueur d'argumentation, utilisation pertinente de connaissances en fonction du contexte, clarté de l'expression, esprit de synthèse dans la conclusion ? Tous ces traits, qui sont les marques de l'intelligence en acte dans le domaine écrit, sont en effet difficilement perceptibles dans les « questions à choix multiples » et autres « tests minute » ou « entretiens informels » plus ou moins rapides et stéréotypés. Et que dire des recrutements par la graphologie, la numérologie, l'astrologie et autres dérives de l'occultisme ?

Une ultime critique, pragmatique celle-ci, semble plus pertinente. On ne se fait pas faute de répéter que la dissertation est aujourd'hui un exercice que la plus grande partie élèves ou des étudiants ne parvient plus à affronter. Nous attendons en effet d'eux des compétences en langue écrite, en culture générale, en maîtrise de l'argumentation, que beaucoup sont très loin de posséder. La lecture semble de moins en moins pratiquée ; qu'en est-il alors de la maîtrise de l'écrit ? La culture générale dans les grands champs disciplinaires se voit souvent réduite à quelques images ludiques ponctuelles ; quant à l'argumentation, elle se résume pour beaucoup à l'affirmation subjective d'une préférence non justifiée du type « c'est mon choix » ou « parce que je le vauds bien ! »

Il n'y a pas lieu ici de s'attarder sur les causes de ces faiblesses. De nombreuses hypothèses ont été évoquées : importance croissante de l'image sur le concept dans les modèles médiatiques dominants, communication instantanée privilégiée par rapport à la durée de l'argumentation qu'exige l'épreuve de la dissertation (le zapping intellectuel et affectif domine de plus en plus l'échange intellectuel) ; massification scolaire (on ne conduit pas 80 % d'une classe d'âge au baccalauréat avec les mêmes exigences et les mêmes attentes que les 8 % de bacheliers de l'après-guerre, triés sur le volet d'un examen sélectif) ; attente sociale globale moins portée sur les critères strictement rationnels de cohérence logique ; promotion culturelle de l'affectif et du communicationnel au détriment de l'universel. La liste est encore ouverte et on peut sans aucun doute en généraliser le constat à la population universi-

taire, voire aux candidats des multiples concours de recrutement publics ou privés, y compris ceux de l'Éducation nationale.

Le handicap semble aujourd'hui considérable et, pour ce qui touche à la préparation aux concours de recrutement d'État, chacun s'accorde à reconnaître qu'il est très difficile, en un an ou deux de formation, de compenser les déficits réels de nombreux étudiants dans le domaine de la dissertation. Bien des intervenants à l'Université constatent que les deux premières années de formation des étudiants consistent essentiellement, sous le nom rassurant de « techniques d'expression », à faire acquérir les bases de la rédaction qui permettront aux mécanismes de la langue écrite soutenue minimale de se mettre en place progressivement. On est pourtant encore loin des exigences de la dissertation.

S'il existait une méthodologie pratique véritablement efficace, du type « La dissertation sans peine », « Je réussis ma dissert » ou encore « Dissserter sans risque », sans doute la tâche serait-elle plus facile. Or, il n'en est rien. Malgré quelques réussites accidentelles et heureuses, une bonne dissertation ne se réduit pas à la mise en place de recettes rhétoriques. La méthodologie réfléchie peut être utile parfois comme garde-fou, elle ne saurait remplacer la maîtrise de l'argumentation qui est le résultat d'une pratique longue et assidue. D'ailleurs, après avoir largement vanté les mérites de leur méthode, les auteurs de ces guides s'accordent à reconnaître que seule la réflexion personnelle permet d'utiliser de façon pertinente aussi bien les connaissances acquises que les règles proposées, lesquelles restent simplement indicatives et formelles.

Il faut reconnaître que l'exercice est difficile, long à mettre en place et toujours aléatoire dans ses résultats. On doit en rédiger beaucoup pour parvenir à la réussir. Et encore ne parvient-on jamais à en maîtriser la mécanique ! Aucun candidat, y compris le meilleur, n'est jamais certain d'y réussir. En dépit de l'ironie de François Châtelet² ou de celle de Claude Lévy-Strauss³ à l'égard de cet exercice scolaire sclérosé et obsolète, qui ne font que reprendre les arguments que Nizan développait avec panache dans ses *Chiens de garde*, il est très difficile de déterminer avec précision une méthodologie stricte de la dissertation, méthodologie qui permettrait à un candidat de se sortir sans dommage de n'importe quel sujet, quel qu'en soit le contenu (sciences économiques et sociales, philosophie, lettres, histoire et géographie, etc.) ou la forme (question brutale, texte plus ou moins long, juxtaposition de deux ou trois notions, citation accompagnée ou non de questions, etc.). Certains ont pu douter même que le terme de dissertation recouvre les mêmes attentes suivant les diverses disciplines des concours. En dépit du souhait secret des candidats en perte, des intérêts financiers des fabricants de

manuels et des vœux des ministres soucieux de docimologie mathématiquement infaillible, il paraît difficile d'énoncer des règles fiables et de formuler des exigences qui valent pour toutes les disciplines et dans tous les cas d'épreuve lorsqu'on se trouve face à l'obligation de rédiger une dissertation.

Difficile sans doute, mais peut-être pas impossible. Si, dans ces multiples cas, on continue de parler de « dissertation » c'est peut-être qu'il subsiste un minimum d'éléments communs qui constituent la spécificité de cette épreuve. Sans doute existe-t-il des singularités propres aux attentes de chaque discipline, de chaque concours, pour chaque niveau. Pourtant, au delà de ces particularités, toutes font appel à cette épreuve singulière qu'est la dissertation pour ordonner ou classer les candidats. Concours ou examen, dissserter semble toujours, sinon l'épreuve reine, du moins le premier exercice où le candidat doit faire la preuve de certaines compétences s'il veut poursuivre l'essai.

On est alors en droit de s'interroger sur les compétences originales que révèle la dissertation. Qu'exige-t-elle de la part de celui qui s'y consacre durant les quelques heures que comporte sa rédaction ? En dépit des critiques dont elle fait l'objet et dont l'abondance est indiscutable, on doit s'interroger sur la possible vertu d'un exercice qui conserve la faveur de beaucoup de formateurs et de recruteurs. On ne doit pas oublier que cet exercice semble naître dans les démocraties antiques comme le mieux à même de former ceux qui (magistrats, avocats, philosophes, stratèges, voire médecins) auront à occuper des places importantes dans un système politique où le débat public d'idées est l'outil privilégié de réussite sociale : débattre, persuader, convaincre, argumenter, démontrer deviennent avec la naissance des démocraties des exigences que l'éducation des hommes doit prendre en compte. Un citoyen doit être rompu au débat d'idées : la dissertation apparaît comme le modèle formateur du débat le mieux construit et le plus à même d'emporter l'adhésion. Au-delà du « pseudo bien dire », formel et fleuri, du rhétoricien, Isocrate lui-même reconnaît qu'il y a le « bien penser » de celui qui se montre capable d'une éloquence démonstrative. L'art d'apporter la preuve suppose une maîtrise certaine de l'argumentation et de l'intelligence.

Il s'agit donc de se demander ce que veut dire « dissserter ». À quelle forme originale d'argumentation et d'exposé cette activité correspond-elle ? Non pour proposer une sorte de nouvelle méthode infaillible de réussite (on verra qu'une telle méthodologie relève plus du charlatanisme que de la vérifiable pédagogie), mais seulement pour tenter de comprendre pourquoi, en dépit des différences de champs disciplinaires et des multiples formes d'exposés possibles, on conserve cette épreuve suspecte d'élitisme tant dans les épreuves de sélection que dans les exercices de formation intellectuelle. En quoi et de quoi la dissertation est-elle formatrice ? Quelles qualités spéci-

fiques invite-t-elle à développer chez celui qui s'y consacre ? Que cherche-t-on à déceler chez un candidat à travers son travail ? Quelles qualités propres sont attendues par les correcteurs, qualités différentes de celles attendues des autres formes d'épreuves auxquelles il reste toujours possible de soumettre le candidat ?

Rédiger

Lorsqu'ils abordent la question de la dissertation, qu'elle soit littéraire, philosophique, historique ou sociale, qu'elle touche le baccalauréat ou les concours divers qui vont des grandes écoles aux examens de recrutement tant privés que publics, les manuels méthodologiques les mieux intentionnés commencent par des conseils d'ordre très général qui tournent autour des directives suivantes :

- Lire attentivement et analyser avec soin la question posée ou le sujet proposé.
- Prendre son temps pour en cerner la thématique exacte.
- Faire très attention aux termes de l'énoncé (étymologie, notions proches, ambiguïtés, termes techniques à définir, etc.).
- Prendre la mesure exacte de l'extension et des limites du sujet.
- Mobiliser l'ensemble des connaissances disponibles susceptibles d'éclairer la question à traiter.

À ces conseils d'ordre pratique sont le plus souvent associées des recommandations touchant la rédaction. Ces recommandations ont trait à la présentation générale et au style :

- mise en page de la copie ;
- absence de titres, de sous-titres, de numérotation ;
- paragraphes, alinéas, double alinéa en fin d'introduction et en tête de conclusion ;
- expression précise et soignée ;
- orthographe, syntaxe, ponctuation, citations référencées ;
- écriture lisible ;
- style soutenu.

Enfin, tous les auteurs insistent fortement sur l'importance de l'introduction ainsi que de la conclusion qu'il convient de rédiger dès que l'organisation générale des idées est en place.

Un plan apparaît comme une obligation. Il peut comporter deux, trois ou quatre parties, suivant la nature de l'épreuve ; son critère principal reste la lisibilité.

Il convient de plus, rappellent-ils, de garder du temps pour la relecture de la copie. Rien ne fait plus mauvais effet que les négligences d'expression ou d'orthographe. Dans leur souci d'efficacité pédagogique, certains vont même jusqu'à proposer un minutage détaillé pour chaque étape en fonction de la durée de l'épreuve (quatre heures, cinq heures ou sept heures pour certains concours) ainsi qu'une quantité de copies définie (six copies restant la longueur maximale conseillée au plus haut niveau). On ne se fait pas faute de rappeler qu'une dissertation n'est ni un rapport, ni un mémoire, ni un dossier, encore moins une thèse.

Tous ces rappels sont pertinents et, dans bien des cas, nécessaires. Il est urgent, non seulement de les évoquer auprès des futurs candidats, mais d'insister sur leur importance. Pour en rester à des généralités, ils n'en sont pas moins d'une grande portée. Un manquement à l'un de ces niveaux et c'est la catastrophe assurée. Il ne faut jamais oublier que la correction de concours et d'examen n'a rien à voir avec la correction de copies à des fins pédagogiques. Dans les concours, il s'agit d'ordonner ou de classer des copies, non d'en proposer une évaluation formative individuelle avec rendu, conseils et correction individuelle possibles. L'auteur n'a pas le loisir de s'expliquer sur sa réflexion.

Ces conseils valent également dans tous les domaines. Aussi les retrouve-t-on dans les manuels littéraires, les ouvrages préparatoires des concours de la fonction publique, en philosophie, en géographie, en économie, en sociologie, en psychologie, sans parler des classes préparatoires aux grandes écoles, des instituts ou des manuels divers et variés préparant aux divers concours administratifs.

Pourtant, si pertinents qu'ils soient, ces conseils ne visent pas encore spécifiquement la dissertation. Ils pourraient en effet s'adresser à bien d'autres épreuves comme l'explication de texte, l'étude de cas, le dossier professionnel ou le résumé, la contraction de texte, la note de synthèse, la composition ou le commentaire de documents. Dans toutes ces épreuves, et encore bien d'autres, les conseils que nous venons d'évoquer succinctement s'appliquent avec la même force que dans le cas de la dissertation. Ils ne touchent pas cette dernière en propre ; ils concernent toute épreuve qui implique un questionnement écrit plus ou moins complexe appelant une réponse rédigée.

La question qu'on est en droit de se poser est donc la suivante : qu'est-ce qui compose les qualités propres de la dissertation, comparativement aux autres exercices écrits plus ou moins proches et avec lesquels il est souhaita-

ble de ne pas la confondre ? Qu'est-ce qui fait l'originalité de l'action de disserter par rapport au simple fait de parler, d'écrire, de rédiger, voire de composer ?

Dissserter

Autrement dit, qu'apporte cet exercice à celui qui s'y exerce ? Quelles qualités originales permet-il d'acquérir que les autres exercices plus ou moins proches (rédactions, narrations, compositions, articles, récits, contractions, résumés etc.) ne possèdent pas en propre ?

L'étymologie latine nous fournit une première indication : *dissertatio* (dissertation) vient d'une part de *dissertare* (discuter, comparer, exposer, traiter par la parole) ce qui indique que tout *dissertator* en puissance se doit de connaître, d'exposer, d'examiner et d'analyser de manière critique les opinions diverses touchant la thématique proposée par l'énoncé du sujet. On le devine déjà, une dissertation qui en resterait au respect formel d'une sorte de canevas idéal (type : introduction, thèse, antithèse, synthèse, conclusion) serait une médiocre dissertation. Tout simplement parce que vide. Elle passerait à côté de l'essentiel : la discussion des points de vue divergents concernant une question. Ce premier trait indique clairement l'importance des connaissances, qui sont loin d'être aussi négligeables qu'on le dit souvent. On comprend ainsi que les auteurs de manuels insistent sur la mobilisation de « connaissances spécifiques » au sujet dès que celui-ci à été appréhendé dans son originalité.

De *dissertatio*, on doit aussi rapprocher *dissere(re)(sertum)* : enchaîner les idées les unes aux autres de manière à former un tout argumentatif cohérent. Ce second trait est tout aussi essentiel que le premier. Il nous indique que disserter implique que l'exposé des opinions à examiner doit se faire de manière discursive. Il ne saurait s'agir d'énumérer des points de vue, de les juxtaposer dans une sorte d'enfilade encyclopédique ou de les lister à la manière de Prévert. Il convient au contraire de les exposer dans un enchaînement logique, en suivant le lien que les arguments peuvent avoir entre eux. Descartes parlait de véritable *concatenatio*, usant de la métaphore des maillons d'une chaîne pour mieux faire comprendre la force du lien qui doit s'établir entre les moments de l'argumentation. Qu'importe que ce lien soit historique, dialectique, déductif, inductif, analogique, etc. Les idées qui composent l'argumentation de la dissertation doivent être enchaînées, c'est-à-dire rattachées les unes aux autres de telle manière que l'ensemble apparaisse

comme un tout possédant sa cohérence et non comme une simple juxtaposition d'opinions disséminées sans lien.

En ce sens, on voit mieux qu'il ne suffit pas de faire un plan, si détaillé soit-il, pour que l'on ait affaire à une dissertation. Il faut soutenir une opinion en argumentant, exposer en raisonnant, discuter en enchaînant les propositions ; autant d'activités qui déterminent l'unité du travail. En effet, si dissérer vise à proposer une ou plusieurs réponses possibles à un ou plusieurs problèmes, ces réponses doivent être le résultat d'un travail réfléchi d'analyse.

Enfin, il convient de rapprocher aussi dissérer de *disertus* qui donne l'adverbe *diserte*, qui veut dire « clairement, éloquemment ». Loin de la rhétorique toute formelle, de l'élégance pure, on désigne ici l'argumentation disposée de telle manière qu'elle soit expressive et compréhensible pour le lecteur. La dissertation vise à éclairer, à convaincre et pas seulement à énumérer des arguments où l'obscurité risque de renchérir sur le bavardage de spécialiste. À l'inverse exacte de la cuistrerie, elle conserve une écriture et une disposition qui visent expressément à clarifier la problématique, de telle manière que la compréhension s'en trouve facilitée. Le verbiage technique non explicité immédiatement et « l'à peu près » du vocabulaire sont les deux écueils opposés les plus fréquents.

Or, pour parvenir à argumenter de manière cohérente et finir par proposer une réponse possible à une difficulté repérée, trois conditions sont nécessaires : une argumentation développée certes, mais aussi la présence d'une problématique pertinente au sujet ainsi qu'une analyse précise des concepts engagés dans la discussion. Peut-être même la dissertation n'a-t-elle d'autre but que d'aider à préciser les représentations qui prennent la forme d'idées vagues ou de questions imprécises, c'est-à-dire à faire passer nos idées du rang d'opinion à celui de concept. Quant au problème, il consiste à présenter son travail comme une « tâche à accomplir ». Suivant l'étymologie, *problema* renvoie à une question formulée de telle façon qu'on soit en mesure de tenter de lui apporter une réponse.

Bien plus pertinents à la dissertation paraissent donc les conseils touchant les formes de l'argumentation, l'analyse conceptuelle et la formulation de la problématique. Au delà du plan, de l'éloquence, de la fluidité de la langue et de la présentation formelle, ce sont, semble-t-il, ces trois traits qui composent les qualités spécifiques d'une dissertation, permettant ainsi de distinguer cet exercice de tous ceux qui s'en approchent. Aussi conviendra-t-on de les retenir comme critères essentiels entrant dans l'évaluation d'un travail, que cette évaluation serve à la formation ou à la sélection. Il convient donc d'examiner ces trois caractéristiques avec plus d'attention.

La problématique

Dans « problème », il y a l'idée d'une tâche posée devant soi et qui demande à être accomplie certes, mais aussi celle de mettre à l'épreuve, de faire l'essai, d'éprouver pour vérifier le sens et la portée d'une assertion, afin d'approuver ou de désapprouver son contenu, éventuellement d'en limiter l'extension.

La problématique n'est donc pas une simple question, mais un questionnement, ouvert ou fermé, formulée de telle manière qu'il soit possible d'en faire l'épreuve par un discours argumenté. Le mieux est peut être de prendre un exemple classique en philosophie. La formulation « Dieu et le Mal » est un sujet possible de dissertation métaphysique. Sa première difficulté réside dans le fait qu'il ne pose aucune question, laissant au rédacteur le soin de cerner la question et l'enjeu du débat. En ce sens, il appelle une présentation clairement problématisée. À ce niveau en effet, que dire ? L'énoncé tel qu'il se présente ne souligne explicitement ni approbation, ni inquiétude, ni commentaire. Pour inviter à une argumentation développée, il doit être repris en dévoilant la difficulté que ces deux termes, mis face à face, fait apparaître. Le risque est ici, comme dans bien d'autres cas, d'en rester à des questionnements généraux : « Dieu existe-t-il ? », « Qu'est-ce que le mal ? ». C'est tout au contraire dans la confrontation des deux termes que gît la difficulté.

Le problème commence d'apparaître lorsque je me rends compte que c'est la co-présence de ces deux termes qui crée une équivoque. « Dieu et le mal sont-ils compatibles ? » devient alors une formulation un peu plus adéquate, quoique encore très générale. En approfondissant la difficulté il est possible de la formuler avec encore plus de précision : si Dieu est tout puissant, infiniment bon, comme son concept théologique le laisse entendre, alors comment expliquer non seulement l'existence des maux qui frappent les hommes, mais celle d'un mal radical inscrit dans l'être dès l'origine ? Comme le rappelle Spinoza, il faut choisir entre l'existence d'un Dieu « infiniment infini », responsable par suite de tout, y compris du mal, ce qui paraît une contradiction avec l'idée même de divin et l'existence du Mal qui ôterait à Dieu une partie de sa puissance positive. Ici la formulation du problème se passe de point d'interrogation. À la suite d'une longue lettre à Guillaume de Blyenbergh⁴, en forme de véritable modèle d'écriture argumentative, Spinoza opte pour l'inexistence du Mal radical... simple résultat de notre ignorance des vraies causes de la Nature, renvoyant indirectement les théologiens à leurs chères études.

Poser un problème c'est donc d'abord percevoir une difficulté (ce qui semblait évident ne l'est plus, l'esprit rendu attentif trébuché, etc.), séparer ce

qui semble entremêlé, en organiser les éléments de manière à montrer les liens ou les incompatibilités, autrement dit, c'est déjà penser en ordre en sortant de l'infantilisme de l'instant et de la banalité de l'opinion commune. Tout comme en mathématiques, où les problèmes sont le pain quotidien de la réflexion, « poser un problème », c'est déjà rechercher les éléments qu'il faudra mettre en rapport, découvrir les relations qui unissent ces éléments, percevoir les éléments manquants permettant de surmonter la difficulté. Au-delà d'un simple questionnement, c'est la mise à jour explicite de la tâche à accomplir.

Afin d'aider rédacteurs et correcteurs, il faut ajouter que la problématique, outre le fait qu'elle est plus ou moins précise, comme on vient de le voir, peut être aussi plus ou moins pertinente au sujet. Dans l'exemple choisi, ne parler que du mal physique ou du mal moral en oubliant la majuscule dans l'énoncé du sujet proposé, majuscule qui renvoie à l'existence d'un mal métaphysique possible serait, non pas faux, mais à la limite de l'insuffisance. La conception et l'exigence de formulation du problème invitent donc à s'interroger sur le sens exact des notions que le sujet énonce explicitement ainsi que sur celles que son analyse invite à mettre en jeu.

Les concepts

Comme dans le cas de la problématique, qui ne se réduit pas, ainsi qu'on vient de le voir, à une simple question, l'analyse des concepts ne saurait se réduire à une simple définition, encore moins à une appréciation seulement subjective de la notion à traiter. Ici encore, quel que soit le domaine disciplinaire d'exercice, on s'attend à ce que le candidat fasse l'effort de proposer des notions dont il a à rendre compte, une représentation tendant à la généralité. « Pour moi, le traité de Versailles, c'est... ; selon moi, l'accumulation du capital, c'est ceci ou cela ! » ne sont plus de mise. Un concept est, par définition, une représentation générale et abstraite. A l'inverse du sentiment ou de l'image, toujours singuliers et concrets, la représentation ne devient conceptuelle que lorsqu'elle est susceptible de généralisation.

La dissertation a aussi pour fonction d'amener celui qui s'y consacre à construire ces notions générales qui définissent des classes d'objets particuliers, convenant de manière identique à chacun des individus formant ces classes. Pour prendre un exemple, le concept d'« homme » selon Aristote, « animal raisonnable » dans ses bons jours, « bipède sans plumes » dans ses mauvais, nous rappelle ironiquement ce qu'est l'homme en général, c'est-à-dire tout être humain, sans exception, par abstraction des particularités ou

des singularités qui composent son individualité personnelle, culturelle ou ethnique (époque, lieu, couleur, langue, culture, etc.).

Si la dissertation reste une invitation à sortir de l'infantilisme de l'instant, c'est donc aussi l'exigence de quitter l'égotisme pour tenter de proposer une réflexion valable pour tous. À l'inverse des « journaux intimes », des « confessions » plus ou moins personnelles, des « souvenirs privés », la dissertation invite à livrer sa réflexion critique à l'épreuve du jugement d'autrui. Elle consiste donc à travailler un ou plusieurs concepts en argumentant à leur propos afin d'en cerner la pertinence et l'adéquation à la réalité qui nous entoure, réalité dont l'énoncé du sujet invite à rendre compte. Il ne faut jamais oublier en effet qu'un concept reste en dernier ressort un outil pour penser le monde, un instrument qui nous aide avec plus ou moins d'efficacité à mettre de l'ordre dans le chaos des informations qui nous assaillent de toutes parts.

Si dissenter, c'est travailler des concepts, en quoi consiste plus précisément ce travail ? Georges Canguilhem en propose à la fois une définition et un exemple clairs⁵. Ainsi, il écrit :

« Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation de traits d'exception, l'exporter hors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou inversement lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme. »

On comprend que cette démarche propre à la dissertation, qui consiste à tenter de passer du particulier au général, du concret à l'abstrait, soit perçue comme ardue, surtout en nos temps de promotion incantatoire de la spontanéité et de sacralisation de l'*ego*. N'en est-elle pas que plus urgente ?

Quant à l'exemple que propose indirectement Canguilhem, il consiste pendant quatorze pages à chercher ce qui constitue l'unité de la psychologie, c'est-à-dire ce qui fait qu'on peut encore parler de psychologie au singulier alors que les écoles diverses (pathologiques, naturalistes, subjectivistes, comportementales, analytiques, etc.) se disputent des objets d'étude qui vont de la conscience à l'inconscient, des méthodes contradictoires qui passent allègrement de l'introspection la plus primesautière au behaviourisme le plus inflexible et surtout des intentions incompatibles qui peuvent viser indifféremment la manipulation la plus machiavélique aussi bien que l'épanouissement le plus anarchisant.

Ce qu'il s'agit de cerner à travers la lecture d'une dissertation c'est donc aussi la manière dont son auteur parvient à décoller du particulier, à dépasser l'enfermement dans le singulier souvent confus ou le concret qui se contente

d'en rester au détail, pour atteindre une représentation englobante de la notion questionnée.

Pour conserver l'exemple religieux déjà évoqué, l'effort consistera à passer de représentations singulières et concrètes de Dieu, « père fouettard » ou « bon papa gâteau », image matérielle d'un « grand barbu » posté sur son nuage, conception symbolique du « triangle » augustinien ou « poétique » d'œil immense observant ses créatures, à dépasser même les singularités théologiques des divers monothéismes pour appréhender ce qui correspond à une définition possible de l'unité divine, peut-être cet « infiniment infini » pour parler comme Spinoza⁶. Ici, ce n'est plus à telle ou telle représentation de Dieu que l'on a affaire mais au divin dans la réalité essentielle. Même dans les disciplines, en apparence les plus enfermées dans l'événementiel et la particularité, comme l'Histoire, c'est bien cette aptitude à conceptualiser, c'est-à-dire à penser la diversité chatoyante du réel grâce à l'élaboration d'outils notionnels enveloppants, que vise à enseigner (et, au besoin, à évaluer lors des examens et concours) l'épreuve de dissertation.

Comme Platon l'indiquait déjà dans le *Sophiste*, penser c'est toujours tenter de distinguer ce qui est entremêlé et confus, de séparer le même de l'autre pour finalement proposer, au risque de se tromper (mais toute pensée n'est-elle pas risquée ?), de passer de l'obscur au clair et du confus au distinct. Finalement, conceptualiser, c'est sortir de l'enfermement dans la particularité aveugle.

Or une telle élaboration ne se fait pas comme par miracle. Elle est le résultat d'un travail de construction, de comparaison de définitions, d'analyse de théories. C'est précisément en ce travail que consiste l'argumentation. C'est à travers cette dernière en effet que les concepts se construisent tout au long de la dissertation.

Cohérence de l'argumentation

L'une des toutes premières difficultés que rencontre le débutant ne réside pas dans la faiblesse de l'argumentation, ou dans ses maladresses rhétoriques, mais bien dans l'absence radicale d'argumentation organisée. Pour de nombreux étudiants, rédiger une dissertation consiste simplement à donner leur point de vue ponctuel sur une question imprécise. Confondant la prise de position intellectuelle plus ou moins justifiée par des opinions disparates, parfois contradictoires, et le développement réglé d'un raisonnement qui se déploie selon des moments argumentés, reliés entre eux par un lien de nécessité logique, bien des copies se contentent de transformer leur dissertation en

une profession de foi politico-sentimentale, collant plus ou moins à l'air du temps.

Un tel phénomène, outre l'enfermement de la pensée dans l'opinion dominante inconsciente, bien ou mal pensante par ailleurs, témoigne d'une atomisation des idées qui fonctionnent comme des entités séparées les unes des autres, sans aucun lien signifiant. Il est manifeste qu'on se trouve alors en deçà de l'exigence minimale d'une dissertation, laquelle implique obligatoirement l'expression d'une pensée organisée témoignant d'un effort pour passer au niveau de la pensée réfléchie, c'est-à-dire d'une pensée qui se sait pensée et qui cherche à se justifier par des arguments cohérents.

Ici encore, il s'agit de passer de l'exaltation ponctuelle de la subjectivité la plus intime à l'analyse notionnelle communicable à tous et pensable par tous. Toute pensée se déroule dans le temps et suppose une organisation ; à plus forte raison une pensée construite et lucide sur ses propres fondements et ses propres limites. C'est donc cette simple aptitude à penser, à mettre un pas argumenté devant l'autre pour atteindre une conclusion, que forme la dissertation. Une idée séparée n'est ni bonne, ni mauvaise ; ce n'est pas même une idée. Elle ne prend sens que située dans un ensemble raisonné.

En quoi consiste alors le fait d'argumenter ?

À rien d'autre qu'à déployer un enchaînement de raisons qui tendent à réfuter ou à justifier un point de vue explicitement posé (*arguere* signifie d'abord, prouver par le raisonnement). C'est ainsi grâce à des arguments reliés entre eux que l'on démontre la fausseté ou la justesse d'une théorie. Il ne suffit donc pas d'affirmer au nom de son libre choix des thèses posées seulement à partir de préférences singulières, mais de déduire, d'inférer les arguments les uns des autres, de formuler des objections fondées, de réfuter à l'aide de raisons montrées ou démontrées, bref de parvenir, en enchaînant des propositions justifiées, à valider une position intellectuelle explicite.

On ne saurait donc croire qu'il suffit de respecter le plan annoncé pour que l'argumentation soit valable et rende la copie cohérente. Sans doute est-ce là une condition minimale et, dans bien des cas, on se trouve dans la nécessité de s'en contenter.

L'idée de cohérence ajoute une autre qualité, autrement importante : celle d'unité logique du travail. Il ne suffit peut-être pas de suivre la démarche annoncée en fin d'introduction pour que la dissertation atteigne son but, il faut aussi que l'argumentation se déroule suivant un ordre qui ne laisse apparaître aucune incohérence de sens et aucune contradiction interne.

Ainsi, les notions, une fois définies, ne peuvent changer de signification au gré des besoins des thèses examinées. De même les sacro-saints exemples, dont la fonction est de toujours servir d'illustration d'un point de vue, se

doivent d'être explicités, justifiés par le propos qu'ils viennent étayer ou éclairer. Ils supposent donc un retour sur l'argumentation qui permet de montrer leur justesse, leur pertinence au propos, et parfois leur limite explicative. Autrement ils perdraient leur fonction d'exemplarité. On oublie souvent qu'un exemple ne démontre rien ; il se contente de montrer, ce qui n'est déjà pas si mal. Encore faut-il ne pas oublier de préciser quoi exactement!

Enfin, il est nécessaire que l'auteur de la dissertation évite de soutenir, sans justification dialectique expresse, une théorie à l'appui de sa thèse et la même théorie à l'appui de sa contradictoire. Ou inversement de démontrer deux thèses contraires à l'aide d'une même argumentation. Ce dont il s'agit dans l'art de dissserter, c'est donc surtout d'enchaîner les arguments de telle manière que tous se tiennent et s'organisent en un tout cohérent.

Quant à l'ordre d'enchaînement des arguments, il est loin de cette rigidité « pseudo-cartésienne » univoque dont on l'accuse souvent. Il navigue entre l'art rhétorique de convaincre, comme dans les lettres, et la démonstration hypothético-déductive la plus rigide dans les disciplines comme la logique et l'épistémologie. Suivant les sujets, les matières, les attentes des concours, les types d'épreuves et les choix personnels des candidats, il peut revêtir des aspects divers et variés. Il suffit d'en référer à quelques exemples pour mieux comprendre que l'organisation des idées est loin de l'univocité mécanique. Ce bref survol permettra de préciser en cours de route les avantages et les risques des formes d'argumentation que l'on rencontre le plus souvent.

L'ordre chronologique tout d'abord : le plus facile lorsqu'on est en difficulté, mais aussi souvent le plus simple, voire simpliste (« avant » restant invariablement opposé à « aujourd'hui »... en attendant « demain », lequel exprime invariablement soit le progrès soit la décadence !) et parfois le plus risqué (ce que l'on prend pour une nouveauté correspond parfois à de vieilles lunes éculées qui traduisent plus l'ignorance du candidat que sa véritable modernité... ou son originalité).

L'ordre analytique : procédant par emboîtement de concepts comme les poupées russes, il permet des subdivisions adroites, des inclusions subtiles... quand il ne conduit pas, au mieux à des subdivisions si nombreuses qu'on perd le fil logique du discours, au pire, hors du sujet.

L'ordre dialectique : le plus vivant sans doute ; il oppose les divers points de vue dans une confrontation conflictuelle permanente. Les thèses et les antithèses se livrant à des combats sans fin. Le risque étant de se perdre dans les conflits d'idées interminables et d'oublier l'unité finale du travail ou de fabriquer une synthèse artificielle de dernière minute, les poupées russes se transformant en salade de même origine.

L'ordre démonstratif : strict, il procède par déductions rigoureuses à partir d'hypothèses fermement établies, établissant des corrélations nécessaires entre les idées. Le risque restant, lorsqu'on ne maîtrise pas la logique classique, de construire une argumentation en forme de monstrueux paralogisme.

L'ordre inductif : soucieux de parvenir à des conclusions objectives, cet ordre consiste, après avoir établi un constat dans plusieurs cas exemplaires, à en déplacer la réalité à l'ensemble des cas semblables. Cette généralisation permet d'établir des règles justifiant autant des jugements de fait que des jugements de valeur. Le risque restant d'établir des constats de départ simplificateurs ou erronés, par exemple prendre des « coïncidences » accidentelles pour des « causes » objectives, péché mignon des sociologues trop pressés de fournir une explication définitive aux phénomènes humains.

L'ordre comparatif : il invite, surtout dans les sujets bipolaires, à éviter les juxtapositions maladroitement (exemple : dans le sujet « L'homme et la mort » ; un plan en première partie, « l'homme » ; seconde partie, « la mort » est à proscrire absolument) pour chercher les ressemblances, les différences, les combinaisons possibles et aboutir enfin à une véritable confrontation d'idées. Le risque restant de vouloir à tout prix trouver des ressemblances là où il n'en existe pas.

L'ordre analogique : cet ordre, qui consiste à rechercher un élément manquant sur la base d'un rapport établi entre deux éléments déjà connus (règle de la quatrième proportionnelle), est celui qui permet d'établir des ponts entre des domaines ne présentant au départ aucune ressemblance. Cet ordre, difficile à manipuler, conduit parfois à des curiosités fantasmagoriques qui relèvent plus de l'interprétation psychanalytique que de la dissertation proprement dite.

Cette brève énumération de quelques possibilités argumentaires ne se veut en rien exhaustive. Elle est un simple rappel en même temps qu'une mise en garde.

Introduction et conclusion

Un mot encore, avant d'en terminer, des sacro-saintes introductions et conclusions. On répète partout que ce sont les parties les plus importantes d'un travail de dissertation et qu'elles doivent être particulièrement soignées. C'est vrai ; mais ça l'est tout aussi bien dans n'importe quel travail d'écriture : les commencements sont des invites à s'engager dans la lecture, les fins se doivent de faire la synthèse des idées essentielles développées. De la nouvelle policière au rapport ministériel, les exigences minimales sont les mêmes :

dans l'introduction, il est souhaitable de présenter le thème général de l'étude, autrement dit de cerner le sujet, de montrer quelles questions fondamentales l'étude engage, enfin, après avoir déjà défini un ou deux notions essentielles, de poser le problème en termes clairs et d'annoncer le plan. Toute introduction doit être comprise comme une aide à la lecture de ce qui va suivre.

Pour ce qui est de la conclusion, les considérations générales sont de même ordre. Si l'introduction donnait une première image de la copie, et par suite de son auteur, la conclusion en laisse l'ultime et durable impression.

La plupart des rédacteurs de manuels sont d'accord pour affirmer qu'une conclusion doit comporter deux moments. Dans un premier temps, l'auteur de la copie devrait reconstituer schématiquement le parcours intellectuel de sa réflexion et répondre explicitement au problème posé. Dans un second temps, il devrait obligatoirement mettre en perspective le sujet en ouvrant le débat vers des horizons plus larges.

Sans doute ces conseils sont-ils justifiés. Pourtant, ici encore, il faut se demander ce qui fait la spécificité de l'introduction et de la conclusion, dans le cas de la dissertation. Car tous ces conseils bienveillants valent ailleurs que dans son cas. Il est cependant possible de retenir plusieurs critères, adaptés en propre à cet exercice particulier.

Pour ce qui touche à l'introduction, un point reste essentiel : après avoir cerné avec le plus de précision possible le champ du sujet, ce qui en son sein fait débat, elle doit conduire à la formulation claire d'un problème. Que le plan soit ensuite formulé dans son détail (tradition juridique latine) ou simplement évoqué, voire oublié (tradition philosophique allemande) n'est pas si important. L'essentiel est que le lecteur, à la lecture de l'introduction, puisse percevoir l'enjeu du débat et anticiper globalement la démarche qui va suivre.

Pour ce qui est de la conclusion, le nombre de parties n'est pas le plus important. Ce qui est capital, en revanche, c'est que le candidat finisse par prendre position et exprime un jugement qui l'engage par rapport à la problématique annoncée dans l'introduction (unité du travail) mais aussi dans les débats plus généraux qui touchent le champ d'analyse dont le problème fait partie. Dissserter, c'est aussi prendre le risque de penser et avoir le courage de défendre un point de vue le plus lucidement possible.

Une conclusion s'interdit deux choses : elle ne doit pas faire apparaître de nouveaux arguments, c'est-à-dire des arguments qui n'ont pas été examinés en cours de devoir et en modifiant cependant le développement. Cette maladresse romprait l'unité du travail car elle en démontrerait indirectement l'incomplétude. Il est souhaitable, de plus, que le candidat témoigne d'une certaine prudence dans ses prises de position finales. Sauf rares exceptions,

les sujets proposés correspondent à des interrogations théoriques ou pratiques délicates, répondant à des situations concrètes complexes. Ils sont loin d'appeler une réponse définitive et univoque. Même pour les spécialistes, il n'est pas évident d'adopter des positions absolues. Que penser alors du candidat qui, en trois ou quatre heures, doit décider de questions qui, depuis que les hommes se les posent, n'ont toujours pas trouvé de réponses satisfaisantes ? Le courage de penser n'a rien à voir avec la témérité d'affirmer n'importe quoi. L'aboutissement de la réflexion, en quoi consiste la conclusion, ne saurait alors être rigide au point de devenir catégorique. Elle doit refléter l'ouverture à la discussion. La subtilité dans l'engagement se traduit plus par l'art de la nuance que par l'affirmation tranchée. La prudence est aussi une qualité intellectuelle que la dissertation permet d'appréhender.

Genre littéraire pédagogique par excellence, la dissertation se situe entre l'essai classique, plus personnel, où la subjectivité engagée peut s'exprimer fortement, et le mémoire, construction complexe tendue vers le seul universel et impliquant un appareil critique et bibliographique lourd. Prise entre l'exigence d'objectivité pure et l'expression personnelle inévitable, la dissertation reste une démarche rationnelle écrite invitant son auteur à clarifier sa pensée et à justifier par des raisons objectives des choix personnels prudents qui deviendront explicites dans la conclusion.

Conclusion

Comment évaluer, dès lors, ce qui fait l'originalité de cet exercice singulier ? En cherchant tout d'abord à souligner ses traits spécifiques. Cela permettra peut-être de rassurer les élèves en évitant les amalgames, mais aussi les enseignants peu habitués à pratiquer cet exercice et appelés cependant à participer à des jurys où ils doivent juger dans des domaines qu'ils ne maîtrisent pas toujours.

Il ne saurait être question dans le cadre de ce bref article de réflexion générale, de proposer une grille d'évaluation détaillée, encore moins chiffrée. On devine d'ailleurs que les critères sur lesquels il a paru nécessaire d'insister sont difficilement réductibles à une docimologie strictement « critériée ».

Il ne saurait non plus être question d'éliminer de l'évaluation d'une copie les exigences de langue (grammaire, orthographe, vocabulaire, syntaxe, etc.) ainsi que celles qui sont propres à telle ou telle discipline (bibliographie, connaissances particulières, références, culture générale ou spécifique, etc.) qui font partie de la réflexion et qui, de ce fait, doivent entrer dans la notation. À chacun d'y insister suivant ses exigences propres ou celles que définissent les séances d'harmonisation de jurys.

Il reste que si l'on prétend évaluer une dissertation, aider à sa rédaction, en rédiger soi-même, il faut commencer par se demander en fonction de quels critères précis il reste possible de la définir. Rappelons ici ceux qui nous ont paru la constituer dans sa spécificité ; précisément en ce qu'elle est différente des autres exercices rédactionnels plus ou moins proches. C'est sur ces critères qu'il faudra sans doute insister aussi bien dans le cas de l'apprentissage que dans celui de l'évaluation :

- Analyse plus ou moins pertinente et précise des concepts proposés par l'énoncé du sujet ou invoqués par le candidat. Entre le flou du verbiage inconsistant et la préciosité du cuistre en puissance, il y a la place pour un effort de rigueur dans l'emploi des mots de la langue. C'est à cette condition que le langage peut devenir l'outil de la pensée et non le vecteur inconscient d'une logorrhée incohérente.

- Problématique plus ou moins adéquate au thème et formulée avec rigueur et clarté. Entre la banalité de l'opinion, bien ou mal pensante, et l'anathème prophétique, on peut tenter de cerner les éléments d'une difficulté précise et les énoncer sous forme d'une tâche que le reste du travail tentera de résoudre.

- Argumentation qui peut, elle aussi, se montrer plus ou moins cohérente, plus ou moins précise, plus ou moins riche. De la simple énumération d'exemples, si pertinents au sujet soient-ils, à la démonstration réglée, il existe bien des degrés dans la complexité et la force démonstrative. Entre les affirmations gratuites qui jaillissent en rafales incontrôlables et la rigidité du spartiate paranoïaque, il y a sans aucun doute place pour une pensée qui se déroule suivant une démarche prudente et cohérente.

- Mise en confrontation de la conclusion et de l'introduction afin de percevoir la manière dont une pensée parvient à maintenir son fil directeur pendant son déploiement. Entre le pointillisme infantilisant de l'instant qui mène à l'incohérence, la diversion primesautière dans le hors-sujet ou l'adhérence mentale par contamination confinant au monoïdéisme, il est souhaitable de ne pas oublier que si l'introduction conduit à poser un problème, la conclusion s'efforce d'y répondre. Encore faut-il que le problème reste bien le même tout au long de l'exposé et qu'on le retrouve identique à soi au bout du travail.

Pour se voir appréciée, une copie doit être confrontée à un ensemble d'exigences définies qui servent de critères au jugement. Certes, cette estimation est toujours discutable dans son détail, certes, l'appréciation est loin de reposer sur une docimologie infaillible. Chacun reste libre d'accorder plus d'importance à l'un des critères plutôt qu'aux autres. L'essentiel cependant est de toujours conserver à l'esprit que la dissertation est avant tout un exer-

cice scolaire (y compris à l'Université) qui a pour objectif de faire acquérir à celui qui s'y consacre la maîtrise du débat d'idées écrit. Contrairement au débat oral qui initie plutôt à la controverse directe et vise avant tout à persuader, la dissertation vise à démontrer en l'absence physique de l'interlocuteur. Aussi doit-elle contenir tous les traits essentiels à la bonne compréhension du propos général. Elle implique donc rigueur dans l'analyse des notions, justesse des concepts, précision dans la délimitation du thème traité ainsi que dans l'énoncé de la problématique. Elle exige aussi un effort de cohérence dans la structuration du raisonnement global comme dans l'examen détaillé des divers arguments invoqués en cours de démonstration.

Il est désormais clair que l'on ne se trouve pas ici dans le domaine de rigoureusement quantifiable, ni même dans celui d'une « critériation » détaillée universelle. Il n'y a pas encore de balance de Roberval pour peser les concepts, ni de voltmètre à problématique, encore moins d'« argumentomètre ». En ce sens, il reste vrai que toute notation suppose une appréciation qui invite à son tour le correcteur, tout comme le formateur d'ailleurs, à la plus expresse prudence dans la formulation de son jugement. En dépit de ce qui paraît aujourd'hui à beaucoup de « docimologistes obsessionnels » comme une faiblesse rédhibitoire, la dissertation reste l'épreuve qui permet d'apprécier chez le candidat (ou de former chez l'élève ou l'étudiant) l'aptitude à structurer la pensée, c'est-à-dire tout simplement l'aptitude à la pensée ; tant il reste vrai qu'un amas d'idées sans cohérence ne constitue pas encore une pensée. C'est à travers sa rédaction que chacun peut mettre en valeur ses connaissances ou sa culture certes, mais surtout faire la preuve de son intelligence conceptuelle et finalement de sa propre personnalité. Il n'existe pas, sauf tricherie, deux copies identiques, en dépit du fait qu'elles soient rédigées par les élèves d'une même formation générale, sur un même sujet. Malgré une l'idée communément admise, il s'y crée bien mieux qu'à l'oral, souvent manipulateur et irréfléchi, une véritable relation intellectuelle avec le lecteur et, au delà, avec soi-même.

Notes

1. Gérard Schmitt, « La dissertation », *L'enseignement philosophique*, n° 3, janvier-février 2004, p. 12.
2. François Châtelet, *La Philosophie des professeurs*, Grasset, 1970.
3. Claude Lévy-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955.
4. Spinoza, *Correspondance*, 13 mars 1665, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1954, pp. 1160 sq.

5. Georges Canguilhem, « Qu'est-ce que la psychologie ? », in *Les Cahiers pour l'analyse*, janvier 1966, pp.73 sq.
6. Spinoza, *L'Éthique*, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 1954, pp. 301 sq.